

# Laïka

Paulina Flores

Traduit de l'espagnol (Chili) par Bertrand Laurence

Josefa se réveillait d'un petit somme. Quelqu'un, dans la pénombre, lui secouait l'épaule, doucement mais avec insistance. Quelqu'un l'appelait en chuchotant : *Josefa, Josefa, réveille-toi.* *Salut Fede,* répondit-elle d'une voix traînante. *Salut Josefa,* dit-il. C'est à peine si elle pouvait voir son visage : elle étendit la main pour vérifier qu'il était bien là, il la saisit et baisa la paume ouverte. *Allons à la plage voir des ovnis,* dit Fede. *J'ai sommeil,* répondit-elle. Maintenant elle pouvait le voir dans l'obscurité de la pièce. Elle adorait quand ça se produisait, quand ses yeux finissaient par s'habituer à la nuit, comme ceux des chats. Fede insista, *Allons, petite,* et à l'instant où il le dit, elle prit peur. Les yeux de Fede brillaient comme un ciel plein d'ovnis. *Ça me fait peur,* dit Josefa. *Ce n'est rien, les ovnis sont aussi inoffensifs que les étoiles,* dit-il pour la tranquilliser, *et puis tu viens avec moi.* Sa mère lui avait demandé de bien se conduire avec Fede, parce que les Argentins allaient les aider. Josefa ne voulait pas nuire à sa mère ni lui désobéir. Ces derniers temps, elle la grondait

beaucoup et elle ne voulait plus être grondée. Elle ne voulait plus la décevoir.

*Je peux emporter ma pelle ?* demanda Josefa, toujours un peu hésitante. Ce n'était pas une pelle de joujou en plastique, mais une vraie, en métal, que sa mère utilisait pour jardiner et qu'elle l'avait suppliée de lui prêter pour les vacances. Un outil d'adultes. Le rêve de Josefa était de devenir rapidement adulte, de se réveiller un jour et se rendre compte qu'elle était une grande personne et qu'elle pouvait faire tout ce qu'un adulte faisait, ou qu'elle supposait que faisait un adulte, comme utiliser une pelle métallique et pas en plastique.

*Bien sûr,* dit Fede en souriant, *on ne sait jamais quand on peut en avoir besoin.*

Josefa lui indiqua où elle était. Il souleva les draps, prit la pelle sur la table de nuit et s'agenouilla en la tendant horizontalement, comme s'il lui offrait une épée. Josefa la prit en riant et la tint fermement. *Tu vois que je suis un vrai chevalier,* dit Fede, puis il l'enveloppa dans une couverture et l'emporta dans ses bras, en tâtonnant dans l'obscurité.

À ce moment de l'aube, la plage était déserte. Fede dit que, pour avoir un meilleur poste d'observation, ils devraient s'éloigner le plus possible de la civilisation. Il traversa la digue de pierres qui bordait les chalets jusqu'à un petit monticule de sable entre les rochers. Ainsi bercée, Josefa pouvait apercevoir le profil de Fede sur un fond d'étoiles. Avec elle toujours dans ses bras, il s'assit sur le sable et pencha la tête en arrière pour voir le ciel.

Plusieurs minutes passèrent. Fede gardait la même position, pensif et silencieux, avec une certaine gravité, comme pour donner une tonalité officielle et scientifique à la situation. S'il n'avait pas fait si froid, Josefa serait restée endormie tout ce temps.

*Regarde*, dit soudain Fede. Il pointa et suivit du doigt une boule lumineuse qui traversait lentement le ciel. Josefa serra plus fort la pelle sur sa poitrine et se mit à trembler, moins par peur de l'ovni qu'à cause du froid. Fede alluma une cigarette. *Josefa*, dit-il très sérieusement, *je ne vais pas te mentir. J'adorerais qu'on en voie un ensemble, mais ce n'est pas un ovni, c'est un satellite. Regarde comme il avance. C'est un satellite artificiel qui tourne autour de la Terre. Il y en a beaucoup. Certains sont anciens et même ne fonctionnent plus, ils sont en orbite pour rien. On appelle ça des débris spatiaux. Là, il y en a un autre. Tu le vois ?* Josefa le voyait. *Ils sont comme Laïka ?* demanda-t-elle en pointant le ciel. *Hé !* s'exclama Fede, *qu'est-ce que tu sais de Laïka ? Je me disais bien que tu n'étais pas seulement jolie fille.* Il lui baisa le nez et elle sentit son haleine de tabac. Josefa rit avec timidité. Si elle le savait, c'était à cause de la chanson de Mecano que sa maman écoutait. Elle adorait cette chanson. Elle lui semblait mystérieuse et quand elle l'écoutait, plein de questions lui venaient. Qu'en était-il de *Laïka* ? Où pouvait-elle être maintenant ? Se doutait-elle qu'elle était célèbre, qu'une chanson lui était consacrée ? Il y avait beaucoup de choses qui lui semblaient aussi mystérieuses, le monde gardait des secrets que personne ne connaissait ni ne comprenait : des bateaux et des avions disparaissant dans le

Triangle des Bermudes. Les pyramides d'Égypte. L'extinction des Mayas et des dinosaures. Le feu. Les fourmis. Raspoutine survivant au poison et aux tirs. L'assassinat de Marilyn. La peau de Michaël Jackson. Josefa croyait que quand elle serait morte et monterait au ciel, Dieu, ou un ange patenté, éclaircirait toutes ces grandes énigmes, et quelquefois son désir de savoir était si fort qu'elle avait envie d'être morte, de mourir un petit instant.

*Sais-tu comment s'appelait la navette dans laquelle on a envoyé Laïka ?* demanda Fede en soufflant un nuage de fumée. Josefa fit non de la tête. Ça l'ennuyait que Fede puisse se rendre compte qu'en réalité elle n'en savait pas beaucoup plus sur *Laïka*.

Un jour, à la maternelle, la maîtresse avait demandé qui savait dessiner une étoile. Parmi tous les enfants Josefa avait levé la main et était allée au tableau, fière et souriante, et elle avait dessiné à la craie une sorte de cercle avec des points. Les enfants avaient pouffé de rire et s'étaient exclamés que ce n'était pas une étoile, et Josefa avait à nouveau regardé le tableau et s'était rendu compte que c'était la vérité, ce qu'elle avait dessiné n'était pas ce qu'elle avait en tête, ce n'était pas une étoile. Dans l'après-midi, chez Mauricio, elle s'était mise à pleurer. Mauricio était le fils de la voisine qui la gardait les après-midis. Il l'avait consolée en lui disant de ne pas se faire de souci, il allait lui apprendre la façon la plus facile de dessiner une étoile. Il fallait d'abord dessiner un V inversé, puis tracer une ligne ascendante vers la gauche, une autre ligne horizontale vers la droite et pour finir une descendante jusqu'au point initial du V. *Ça se fait tout seul, tu*

vois ? avait dit Mauricio, *tu n'as même pas à lever le crayon.* C'était une autre raison pour laquelle Josefa voulait être adulte. Si elle apprenait à dessiner des étoiles et toutes les autres choses que savent faire les adultes, plus personne ne se moquerait jamais d'elle.

*Spoutnik 2. Une navette soviétique, dit Fede, ravi de ses propres paroles. Laïka était une bâtarde, une chienne des rues. Son vrai nom était Kudryavka et elle a été choisie devant deux autres chiens entraînés par les Russes. Elle fut le premier être vivant à voyager dans l'espace, et après sept heures, le premier à mourir en orbite.*

Josefa n'aima pas apprendre que *Laïka* était morte. Vraiment, c'était très bête de sa part d'imaginer qu'elle était encore en vie, tournoyant dans l'espace, mais c'était comme ça qu'elle l'imaginait, comme dans la chanson, regardant par la fenêtre de la fusée la boule de couleur qu'était la Terre.

*Ils l'ont gravée à côté de Lénine sur le monument des conquérants de l'espace. À la base du monument, il y a un poème. Un vers dit : "Nous avons forgé les ailes du ciel." En russe, bien sûr, pas en espagnol. Je préfère les Russes aux Yankees, pas toi ?*

À moitié recroquevillée comme elle l'était dans les bras de Fede, Josefa répondit, *Oui, les Russes*, sans savoir ce que ça signifiait et si bas que c'était comme si elle n'avait rien dit.

Fede savait beaucoup de choses. Comme Mauricio. Mais ils savaient des choses différentes. Ce que savait Mauricio c'était

surtout les histoires de super-héros. Elle aimait Fede, autant que Mauricio. Mais Mauricio ne l'embrassait pas comme Fede. En fait, Mauricio ne l'embrassait presque jamais, ce qu'il faisait, c'était lui prendre les bras pour qu'elle se frappe le visage avec ses propres mains tout en disant *pourquoi tu te frappes toute seule ?* ou bien l'assaillir de chatouilles jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Une fois, elle n'avait pas pu se retenir et avait fait dans sa culotte, et Mauricio avait ri pendant près de deux heures, jusqu'à ce qu'elle éclate en sanglots de honte et qu'il lui dise d'aller aux toilettes retirer la culotte mouillée, qu'il la laverait et la passerait au séchoir ; ce qu'il fit, et quand sa maman était venue la chercher le soir, Mauricio n'avait rien dit, il ne l'avait pas accusée d'avoir pissé dans sa culotte.

*J'aimerais faire des études d'astronomie. Cette année, je finis le lycée, mais ce ne se passe pas très bien pour moi. Et astronomie, c'est des études très difficiles, je n'aurais pas le niveau,* confessa Fede un peu triste.

*Ouais, on dirait qu'on ne va pas voir d'ovnis aujourd'hui.*

*Wouais !* répéta Josefa en elle-même et elle se mit à rire.

*Qu'est-ce qui te fait rire ? Tu te moques de moi, fillette ?* dit Fede, taquin. *Voyons, lève-toi, voyons jusqu'où tu m'arrives debout. Tu ne m'arrives même pas aux genoux.*

*Chenoux,* répéta Josefa dans sa tête, et elle rit à nouveau.

Fede jeta sa cigarette dans le sable.

*Cochon !* dit Josefa prenant de l'assurance.

*Comment ça, cochon ! Qui est-ce que tu traites de cochon ?* Il la fit rouler de ses bras dans le sable, lui enleva la pelle qu'il planta dans le sable, derrière lui, puis il saisit Josefa par les aisselles et la mit debout face à lui.

*Voyons, laisse-moi te regarder,* dit-il, en se caressant le menton d'un air dubitatif. Il lui enleva la couverture qui la couvrait.

*Je te plais ?* lui demanda-t-il, en se tâtant encore le menton et en plissant les yeux.

Josefa baissa le regard et fit oui de la tête.

*Combien je te plais ? D'ici à la lune ?*

Elle acquiesça de nouveau. Pour elle Fede, était le garçon le plus magnifique sur cette terre, aussi magnifique que les jeunes premiers des séries télé ou que son père sur les vieilles photos, quand il était jeune et que sa mère disait qu'il était si beau jeune.

*Tu me plais d'ici à Pluton,* reprit-il en lui levant le visage pour qu'elle le regarde dans les yeux. *Aller et retour.*

*Et Paola ?*

*Paola ? Quelle Paola ?*

*Celle du chalet 9.*

*Cette nana ne sait rien, pas comme toi qui sais tout de l'ère spatiale.* Fede lui fit un clin d'œil. Josefa n'en pouvait plus de bonheur.

*En plus elle ne sait pas embrasser, toi tu sais.*

Le visage de la fillette s'illumina. Bien sûr qu'elle savait, elle.

*Tu as donné beaucoup de baisers ?*

Elle opina plusieurs fois du bonnet, tout émue. Des baisers de séries télé. Elle s'y exerçait avec papa et maman, suçotant avec les lèvres et remuant la tête d'un côté et de l'autre, comme le faisaient les acteurs.

Fede s'approcha doucement de la fillette et lui prit la tête entre ses mains. Sa respiration était agitée. Il ferma les yeux et posa ses lèvres sur celles de Josefa, qui cillait nerveusement. Elle allait commencer son mouvement de tête quand elle sentit un doux cône, humide et froid lui entrer dans la bouche. Elle ouvrit grand les yeux et ne put faire son mouvement, surprise par cette langue, elle ne pouvait quasiment plus bouger un muscle. Cette partie-là, elle ne la connaissait pas, on ne la montrait pas à la télévision.

Fede s'éloigna.

*Humm, dit-il avec déception. Tu n'y es pas tout à fait. Josefa baissa la tête et elle avait envie de pleurer.*

*Non, petite, ne le prends pas comme ça, dit-il en lui relevant le visage. C'est très bien pour une fillette comme toi. Josefa sourit, soulagée. Et puis, je peux t'apprendre. Tu dois imiter ce que je fais là à l'intérieur. Quand nous serons mariés, tu seras une experte en baisers.* Elle ouvrit à nouveau des yeux larges comme des assiettes.

*Pourquoi... tu veux bien te marier avec moi, n'est-ce-pas ?*

Josefa hochait la tête de haut en bas rapidement.

Fede détacha la chaînette qu'il portait autour du cou.

*Tu aimes ?* dit-il en lui montrant le soleil d'or qui pendait à la chaînette. *Ce sera le symbole de notre promesse.* Il le lui passa par la tête. *Quand tu auras dix-huit ans, je viendrai te chercher au Chili et nous nous marierons.* Il lui donna encore un baiser, mais cette fois plus court, sans la langue, avec une petite inspiration, comme les baisers que se donnaient les parents de Josefa. Elle savait que les autres enfants éprouvaient du dégoût à voir leurs parents s'embrasser, mais, elle, cela lui plaisait, même si le peu de fois qu'ils le faisaient c'était un baiser court, sans mouvements de tête, comme à la volée.

Josefa prit le soleil dans ses mains. Elle l'examinait, hypnotisée, et bombait le torse comme pour mieux le faire briller.

*Maintenant il faut sceller le pacte dans la mer,* dit Fede en regardant la côte. Il attachait les cheveux ondulés de Josefa avec un élastique. *Tu ne voudrais pas prendre froid pendant tes vacances en te couchant les cheveux mouillés,* dit-il souriant et il commença à la déshabiller. D'abord la chemise du pyjama. Elle était jaune, sa couleur préférée, avec un éléphant brodé qui tenait une glace à moitié fondue. Ensuite les chaussettes, et finalement le pantalon.

Josefa sombra en rougissant, et le soleil aussi sur sa poitrine sombra. Tout en elle sombra.

Nue face à Fede, Josefa se sentit à nouveau honteuse, mais c'était une honte différente de celle qu'elle avait ressentie en voyant l'étoile mal dessinée au tableau de la classe. Elle ressemblait plus à l'émotion qui l'avait saisie quand on les avait vaccinés à l'école. Elle avançait en suivant la file des enfants, timidement, parce qu'elle savait qu'ils la verraient à moitié nue quand elle retirerait la blouse de l'uniforme, mais aussi impatiente de le faire. Elle fut déçue quand arriva son tour devant l'infirmière qui lui releva seulement sa manche et lui prit le bras.

*Cette bedaine est à moi,* dit Fede, en palpant le ventre proéminent de Josefa. Il lui baisa le nombril et encore une fois plus haut. Un baiser avec la langue sur le téton, et quand sa bouche se sépara de sa peau, Josefa vit un filament de salive brillant qui reliait son corps aux lèvres de Fede, comme la soie d'une toile d'araignée. Un frisson lui parcourut le corps, comme quand sa mère lui faisait des tresses et sans le vouloir lui tirait des petits cheveux égarés.

Fede l'attira vers lui et la serra très fort dans ses bras et il lui passa la langue sur le cou comme s'il léchait un timbre. *Tu as un goût de crème solaire,* dit-il, *un goût de plage.* Il enleva rapidement son pantalon, sa veste, sa chemise et ses chaussettes. Josefa observa les parties de son corps qui n'étaient pas aussi bronzées et son pénis dressé, qui pointait vers la mer comme l'aiguille d'une boussole. Jamais avant elle n'en avait vu et cela l'impressionna. À partir de maintenant ce serait son image des pénis. Non pas tombant et mou comme celui de son père qu'elle verrait plus tard

en entrant dans la salle de bains et le surprenant nu au sortir de la douche, mais droit et ferme. Implacable comme le balai avec lequel sa maman chassait les prunes de la cour. Immuable comme l'aiguille des horloges qu'elle dessinerait à son poignet gauche, lorsqu'elle s'ennuierait en classe.

Ils marchèrent jusqu'à la mer main dans la main. Josefa pensa qu'ils étaient comme Adam et Ève de sa Bible d'enfant. Elle la lisait tous les soirs, et son histoire préférée était celle de Samson et Dalila, car c'était la plus romantique.

En marchant elle se retournait et regardait la trace de leurs pas. Des empreintes sur le sable sec, peu profondes et imprécises. Des empreintes sur le sable humide, plus marquées, reflétant leur différence de poids et de taille. Toutes s'effaceraient d'ici peu et retourneraient à la plage. Certaines avant d'autres, mais toutes disparaîtraient. À l'instant où Josefa les vit, elle sut que tout ce qu'elle vivait avec Fede était réel. Il lui arrivait d'avoir des souvenirs d'enfant très vifs, qui se révélaient être des rêves ou des inventions, des confusions de son esprit. Il y en avait deux qui retenaient particulièrement son attention. Dans l'un, elle était seule avec sa maman, la nuit à la maison. Elle était réveillée par des bruits étranges et alertait sa maman. Elles se réfugiaient ensemble au salon et, dans l'obscurité, apercevaient les voleurs. Ils se cachaient, accroupis sous la table de la salle-à-manger, derrière les fauteuils et le poêle à gaz. Ils devaient être quatre et Josefa se souvenait avoir vu le contour de leur uniforme de voleur, noir avec un col roulé, on aurait dit des enfants jouant à

cache-cache. Dans l'autre, elle passait l'après-midi avec son papa. Elle ne se rappelait pas bien ce qu'ils faisaient, mais, tout-à-coup, il avait déclaré qu'il avait le pouvoir de disparaître et était parti en courant vers la chambre ; elle l'avait suivi mais quand elle était arrivée, il n'y était plus. Elle l'avait cherché dans tous les coins de la maison sans parvenir à le trouver. Alors elle s'était assise face au miroir, et comme elle se regardait et s'amusait à suivre les contours de son reflet, elle était arrivée à la conclusion que son père avait pris une des pastilles magiques de Chapulin pour se cacher. Les images de ces souvenirs étaient bien claires dans son esprit, et même plus que d'autres de faits réels. Elles avaient perdu de leur authenticité au fur et à mesure qu'elle avait grandi, ne devenant plus vraisemblables ou possibles, jusqu'à devoir disparaître de sa mémoire.

Mais là-bas, il y avait les traces, deux paires pour deux personnes. Les unes seraient effacées par le vent, les autres par la mer. Elles ne seraient pas éternelles, elles passeraient à l'oubli, comme tout, et c'est cela qui les rendait réelles.

Ils entrèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elle couvrît la poitrine de Fede et ils se laissèrent bercer par la mer tranquille. Il l'étreignait par le dos et en tétant son cou comme les mollusques les rochers qui les entouraient. *Je suis amoureux, répétait-il, je suis fou de toi.*

Josefa fixait l'horizon. La mer et le ciel lui semblaient une seule obscurité, comme ce devait être dans le monde de la Genèse, quand Dieu n'avait pas encore séparé les eaux qui étaient au-dessus du firmament de celles qui étaient en dessous.

La mer et le ciel étaient une seule obscurité, et les ovnis pouvaient être aussi bien en haut qu'en bas, volant et flottant à la fois.

## L'AUTEURE

Paulina Flores est une écrivaine chilienne. Son recueil de nouvelles *Qué vergüenza* dont « Laïka » est extraite a été publié en 2015 et a reçu plusieurs prix littéraires, dont le prix Roberto Bolaño.